

MADAMEMAG



ARMÉNIE

La culture de **la RÉSISTANCE**

APRÈS LA *PANTHÉONISATION* DE MISSAK MANOUCHIAN, CE SONT LES ARTISTES ARMÉNIENS QUE L'ON CÉLÈBRE À PARIS. HÉRITIÈRES D'UNE *HISTOIRE* PONCTUÉE DE CATASTROPHES, VOICI SEPT FEMMES QUI ONT FAIT DE LEUR ART *UNE FORCE*.

GÉNOCIDE, GUERRES, VIOLENCES.

DANS UN PAYS RONGÉ par les épreuves, les artistes créent pour exister et se reconstruire. Avec les yeux tournés vers le futur. Quelques notes s'échappent de la pièce. La voix est reconnaissable entre mille, avec sa tessiture grave si particulière. « Viens mon rossignol, laisse notre jardin, apporte par tes chants le sommeil à mon fils... », chante Arpi Alto. L'artiste reprend cette berceuse populaire dans sa maison familiale, celle qui l'a vue grandir et qui domine Erevan, la capitale de l'Arménie. Elle passe des heures dans cette pièce, entourée d'instruments de musique et de tableaux de son frère. Depuis la fenêtre, on devine *Mère Arménie*, une statue de bronze de plus de 22 mètres de haut érigée sur un monumental socle, veillant sur la ville. Au loin, le mont Ararat, recouvert de ses neiges éternelles, est irradié du soleil de cette fin d'octobre. « C'est

ici que je viens trouver l'inspiration. J'ai grandi dans une famille d'artistes : ma mère est musicienne, mon père est peintre, comme mon frère. Notre développement et notre éducation sont passés par l'art », raconte celle qui a donné son premier concert à l'âge de 3 ans. La jeune femme de 34 ans possède un don, un timbre envoûtant, une aura certaine qui la rend célèbre de l'Arménie jusqu'au Brésil. Bossa-nova, samba, jazz..., ses chansons dépassent les frontières. Beaucoup la surnomment Julia Roberts pour sa ressemblance avec l'actrice, certains articles ont même évoqué un lien de parenté, elle en rigole. La chanteuse prépare



Le Centre des Arts Cafesjian, à Erevan, page de gauche. La célèbre chanteuse Arpi Alto chez elle, à gauche, et la plasticienne Meri Karapetyan, à droite.



sa prochaine prestation, un concert qu'elle donnera avec André Manoukian, à Paris, à l'occasion du festival culturel Un Week-end à l'Est*, consacré cette année à la culture arménienne, jusque la fin de novembre (voir encadré). Elle sera l'une des têtes d'affiche.

« C'est toujours un honneur pour moi de venir en Europe, de représenter mon pays, notre culture, j'en suis très fière. C'est important de parler de l'Arménie », s'enthousiasme-t-elle.

TRANSFORMER L'ANXIÉTÉ

Pourtant, ces dernières années n'ont pas été simples. La faute à une nouvelle guerre qui a traumatisé toute une génération, lorsqu'elle éclate en septembre 2020 dans la région du Haut-Karabakh, une enclave située en Azerbaïdjan mais peuplée presque exclusivement d'Arméniens. La défaite écrasante de son pays contre un adversaire honni depuis des décennies a laissé des traces. « J'ai chanté cette berceuse sur le rossignol pour la première fois après ce conflit. C'est une mère qui chante ces mots à son fils pendant la guerre. Tout a changé de couleur pour moi durant cette période. Ma musique, d'habitude légère, lumineuse, positive, est devenue plus sombre. J'ai alors interprété des mélodies que je n'aurais jamais imaginées, des chants sur le génocide, les guerres, il fallait que tout cela reflète mon

intranquillité intérieure », confie-t-elle, les yeux embués. « La musique m'a aidée à surmonter cette période. Si je n'avais pas eu la possibilité de créer, je crois que je serais devenue folle. L'art est notre plus grande force dans la vie. » Héritières d'une histoire marquée par un génocide, de nombreuses guerres, des migrations forcées, et faite de luttes et de résistances, les artistes arméniennes se construisent aussi à travers leurs œuvres. « On ne peut pas parler d'art ici sans parler de résilience », confirme Sara Nalbandyan, rectrice de l'Institut de théâtre et de cinéma d'Erevan. Dans la capitale, l'esprit est pourtant à la fête, les musiciens improvisent des concerts dans les rues, profitant de l'été indien surprise. Le soir, de nombreux spectacles sont donnés sur la place de la République, comme s'il y avait toujours quelque chose à célébrer. « Cela se passe tous les jours de la semaine, les gens s'obligent à être joyeux pour oublier la guerre », note la rectrice, avant de partir dîner en famille, dans le centre historique. La plasticienne Meri Karapetyan le dit aussi : « La résilience occupe une place importante. Ma pratique artistique n'est pas simplement un acte de lutte, elle ressemble davantage à un dialogue avec la réalité qui nous entoure.

MADAMEMAG



De gauche à droite : la réalisatrice Inna Mkhitarian ; Rima Pipoyan, chorégraphe, marraine cette année d'Un Week-end à l'Est ; Mariam Ohanyan, cinéaste, créatrice en Arménie d'un festival de films de femmes, Kin (kinfestival.com).

Ce dialogue permet de transformer la douleur, l'anxiété et le tumulte en pensées et en formes », témoigne-t-elle sur les bancs de l'Institut des beaux-arts d'Erevan. L'artiste de 25 ans y était encore étudiante pendant la seconde guerre du Haut-Karabakh, en 2020. « Les professeurs n'ont cessé de nous encourager à travailler intensément, à continuer, à ne jamais abandonner. Même s'ils n'ont jamais évoqué le thème de la guerre, je n'ai pas pu l'ignorer. J'ai réalisé une série intitulée *Hachoir à viande* symbolisant cette guerre atroce. C'était simple et un peu cliché, mais c'était ma réponse alors. » Aujourd'hui étudiante aux Beaux-Arts de Paris, Meri travaille sur les notions de frontière. Elle expérimente l'espace et utilise de nombreux matériaux comme la corde, la terre, le cuivre, le plâtre ou encore le goudron. « Je n'utilise pas l'art pour éviter la vie. Mais avec l'art, je me sens à l'aise dans cette vie, dans la vie qui n'est pas facile », précise l'artiste qui souhaite retourner dans son pays dans quelques années afin de former la jeune génération. « Erevan a une énergie spéciale, captivante, elle semble être toujours en mouvement. Pour moi, cette ville ne s'arrête jamais. »

NOUVELLE VAGUE

Longtemps, en Arménie, les femmes ont été reléguées au second plan. Il a fallu quelques pionnières pour faire bouger les lignes. Comme la réalisatrice Mariam Ohanyan. En 2004, cette dernière a créé Kin, festival international de cinéma, *kin* signifiant « femmes » en arménien. « À l'époque, je faisais des films dédiés aux femmes, et les critiques disaient que ce n'était pas un sujet. Pour que mon travail ne soit pas oublié, je me suis dit qu'il fallait fonder ce festival. Nous étions peu nombreuses lors de la première édition », se rappelle-t-elle. Mais, depuis, une nouvelle vague semble émerger. « À la faculté de théâtre et de cinéma, au sein de la section réalisation, la moitié des étudiants sont des femmes aujourd'hui. Et il y a une nouvelle génération très talentueuse, notamment Shoghakat Vardanyan, qui, en 2023, a réalisé *1489*, sur la seconde guerre du Haut-Karabakh, ou encore Inna Sahakyan, qui a réussi en 2022 un remarquable film d'animation, *Aurora, l'étoile arménienne*. Il y a cette volonté de créer pour ne pas oublier

notre culture, et pour montrer aussi ce que nous vivons en tant que femmes », ajoute Mariam Ohanyan. Dans son appartement, au cœur d'une banlieue paisible et verdoyante d'Erevan, Inna Mkhitarian, 48 ans, photojournaliste et réalisatrice, ressent depuis toujours ce besoin de partager son histoire et celle de son peuple, en priorité du côté des femmes. Pendant le festival Un Week-end à l'Est, elle présentera *Tonratun*. L'histoire de cinq femmes – sa mère, sa grand-mère et ses voisines – qui revivent leurs heures passées autour de ce fournil (*tonratun*) servant à cuire le *lavash*, le pain traditionnel. Un espace qui servait aussi à libérer la parole et à « la réhabilitation psychologique qui passait par le feu », selon Inna. Au fil des scènes, on découvre bien plus que de simples discussions nostalgiques. Des blessures cachées ressortent, comme des avortements, des mariages arrangés, ou les guerres, toujours présentes. « Ce film, je l'ai tourné un an après la guerre de 2020, j'espère qu'il participe à notre reconstruction. C'est aussi à cela que doit servir l'art, sinon il ne faut pas créer. » Dépositaires d'un passé douloureux, toutes veulent pourtant se tourner vers l'avenir. À l'image de la flamboyante Rima Pipoyan. Marraine du festival, elle a révolutionné sa discipline, la danse, à seulement 36 ans. La chorégraphe, également professeure, a présenté ses œuvres dans plus de quinze pays et a remporté de nombreux prix. « Je fais de la danse depuis mon enfance, j'ai vu *Le Lac des cygnes* quand j'avais 3 ou 4 ans, et je suis tombée amoureuse. J'ai tout de suite voulu faire de la danse, même si mes parents, scientifiques, étaient réticents. Mais mon amour pour

PHOTOS BIAVNA MAHARI



Ci-dessus, à la Galerie nationale, l'exposition *The Chronicles of Armenia* by Magnum témoigne de regards portés sur les souffrances du pays. À droite, Sara Nalbandyan, rectrice de l'Institut de théâtre et de cinéma d'Erevan.



cet art était bien trop fort. » Se sentant bien vite à l'étroit dans une discipline trop classique pour elle, elle décide de casser les codes, en essayant de nouvelles choses. « J'ai fait beaucoup d'arts martiaux. Mon style aujourd'hui est une fusion de danse contemporaine, de ballet et de kung-fu », développe-t-elle. Si elle peine à évoquer la guerre, elle avoue ne pas avoir bougé pendant cette période douloureuse. « J'ai été trop touchée par les événements, certains de mes étudiants ont été victimes. J'étais complètement anéantie, et j'ai préféré garder le silence, car j'avais trop de sentiments négatifs en moi. Mais je savais que cela partirait avec le temps. » Avec raison... Quelques mois après, elle regorgeait de projets, et finit par fonder sa propre compagnie. « Je tire une force considérable de la danse. Quand je suis sur scène, je ne suis pas moi-même, c'est comme si je me transformais et que j'avais d'un coup des superpouvoirs. C'est inexplicable comme sensation, je donne beaucoup et je ressens tellement d'énergie. »

FORMER LA JEUNESSE

Erevan semble aussi lui donner une autre force, comme un sentiment de liberté. « À chaque fois que je marche dans la ville, je vois le mont Ararat, et je le regarde plusieurs fois, je me sens chez moi, ici, libre. La nature est magnifique. » Après avoir vécu quelques mois en Belgique, Rima Pipoyan est très vite retournée en Arménie, où elle ne cesse de s'investir. « J'ai ce besoin de partager ma vision des choses, mon expérience avec les plus jeunes. Je veux les former, les encourager à danser, à se construire, c'est aussi pour cela que j'ai créé ma compagnie, pour pouvoir leur offrir des perspectives après leurs études », sourit-elle, avant de repartir à toute vitesse pour une répétition. Dans sa maison, où elle continue à travailler sa voix, au milieu de ses chats et derrière les rires de son fils, Arpi Alto essaie d'oublier les heures sombres de son histoire. « J'ai eu de nombreuses opportunités de partir, mais je veux rester ici, je veux défendre ma culture », martèle-t-elle. Et cela passe encore et toujours par la création. Elle est d'ailleurs en train de terminer l'enregistrement d'un album de jazz, un opus qu'elle veut bercé de lumières. •

Un Week-end à l'Est, jusqu'au 30 novembre, à Paris. weekendalest.com

“UN ÉLAN SALVATEUR”

Brigitte Bouchard est vice-présidente et directrice artistique du Festival Un Week-end à l'Est. Après Varsovie, Kiev, Budapest, Odessa ou Tbilissi, le Festival met à l'honneur cette année, pour sa 8^e édition, Erevan, la capitale de l'Arménie. Rima Pipoyan, Arpi Alto, Inna Mkhitarian et Meri Karapetyan seront présentes aux côtés de nombreux autres artistes.

MADAME FIGARO. – POURQUOI AVOIR CHOISI L'ARMÉNIE CETTE ANNÉE ?

BRIGITTE BOUCHARD. – Nous avons commencé à mettre à l'honneur l'Ukraine quand elle a été envahie. Par solidarité, nous voulions mettre les artistes en avant afin de leur montrer notre soutien et leur permettre de venir s'exprimer. Évidemment, c'est un festival pluridisciplinaire, culturel, mais il y a un vrai engagement politique. L'année dernière, nous avons parlé de la Géorgie, car la démocratie est y menacée. De nombreux artistes nous avaient alors suggéré de nous intéresser à l'Arménie. C'est un peu comme cela que notre choix a été fait. Nous sommes aussi touchés par le contexte, avec le Haut-Karabakh qui a été repris par les Azerbaïdjanais fin 2023. L'Arménie n'a pas beaucoup de moyens pour la culture, il y a très peu de galeries d'art, très peu de réseaux, la démocratie reste instable. Il est donc important pour nous de les soutenir. Le fait de faire un focus sur cette culture pendant quelques jours est une grande fête pour eux et pour nous aussi.

AVEZ-VOUS REMARQUÉ UN NOUVEL ÉLAN AU SEIN DE CETTE CULTURE ?

Oui, il y a un dynamisme de tous les artistes. Certains ont dû quitter leur pays et portent un bout d'exil en eux, tout en gardant et en préservant leurs traditions. Tous chérissent leur territoire et ont cet élan très salvateur de vouloir le mettre en avant. Lorsque je me suis rendue à Erevan et que j'ai rencontré bon nombre de ces artistes, j'ai trouvé tous ces gens très engagés. Ils sont fougueux quand ils parlent de leur pays. Toutes ces souffrances à répétition que ce peuple a vécues forgent des personnalités très fortes. Ils s'investissent énormément pour que l'on découvre et que l'on chérisse leur pays. Certains ont même décidé de revenir vivre dans leur pays pour le défendre.

QUELLES SONT LES ARTISTES À SUIVRE PENDANT LE FESTIVAL ?

Rima Pipoyan, qui est la marraine du festival, est incontournable. Elle dégage une énergie incroyable, et elle a véritablement marqué la danse arménienne. Arpi Alto également, c'est l'une des plus belles voix d'Arménie, il faut la découvrir. Nazik Armenakyan, qui est documentariste et photographe, exposera *Red Black White*, son travail sur les femmes victimes du VIH. Nombreuses sont les femmes talentueuses à venir voir.